BIBLIOTHEQUE
GENEVE

LETTRES

D'UNE

PERUVIENNE.

LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

A PEINE.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité, qui s'écarte du vraiſemblable, perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la raiſon, ce n'eſt pas ſans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le ſtile & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé nous a fait prendre de ſa Nation ?

Enrichis par les précieuſes dé-

Pouilles du Pérou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique ; & le ſentiment de reſpect ne s'éloigne guères de l'idée & de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, non-ſeulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur langue ſe rapproche de notre Idiome. *Comment peut-on être Perſan ?*

Nous mépriſons les Indiens ; à peine accordons-nous une ame penſante à ces Peuples malheureux : cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde.

Nous

Nous y trouvons par tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur philoſophie.

L'Apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un poëme dramatique dont le ſujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumières répandues ſur le caractère de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne raſſure contre

ſon

son jugement ; & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son empire étoit sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premières Lettres de Zilia ont étés traduites par elle-même: on devinera aisément qu'étant composées dans une langue, & tracées d'une manière qui nous sont également inconnues, le Recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite. La complaisance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Deterville, & la permission

miſſion qu'il obtint enfin de les garder les a fait paſſer juſqu'à nous.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui régne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur tout dans les premières Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échappées a Zilia, quoiqu'elle ſçût parfaitement la Langue Françoiſe lorſqu'elle les traduiſoit On n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à des certains traits métaphyſiques, qui auroient pû paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

LETTRES

LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La

La Ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devoit faire couler mes larmes, mais ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de mavie ? Ton courage t'a-t'il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! O mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés ? & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du Tems, & réplongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur, où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité, privée de toute com-

communication, ignorant la Langue de ces Hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes Raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes ; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le Peuple aſſez féroce pour n'être point émû aux ſignes de la douleur ? Quel deſert aride a vû naître des Humains inſenſibles à la voix de la Nature gémiſſante ? Les Barbares ! Maîtres *D'yalpor* * fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul

* Nom du Tonnerre.

guide

guide de leurs actions. Aza ! comment échaperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? ſi ma vie t'eſt chère, inſtruis-moi de ta déſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! Comment ſe peut-il, que des jours ſi ſemblables entr'eux, ayent, par rapport à nous, de ſi funeſtes différences ? Le tems s'écoule ; les ténébres ſuccédent à la lumière ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, de ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſçais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroî-

paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* * & profitant du ſilence qui regnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidelle de nos actions

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient, au défaut de l'écriture, pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs *Incas*.

tions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interpréte de nos penſées, pendant les longs intervalles qne nous paſſions ſans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliois le Tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits & fit treſſaillir mon cœur. Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *Quipos* ſous un pan de ma robbe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais, quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ? Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire. Les

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes : l'*Incas* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Les pavés du Temple enſanglantés ; l'image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperdues, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouverai . (par un mouvement naturel & preſque involontaire) rangée derrière l'autel que je tenois embraſſé. Là, je voïois paſſer ces

* Eſpéce de gouvernantes des Vierges du Soleil.

ces Barbares ; je n'osois donner un libre cours à ma respiration ; je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralantissoient les effets de leur cruauté à la vûë des ornemens précieux répandus dans le temple, qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frapoit davantage & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander au *Capa Inca* * du secours & un azile pour mes compagnes & pour moi : mais aux premiers mou-

* Nom générique des *Incas* régnans.

mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter. O mon cher Aza ! j'en frémis encore : ces impies oſérent porter leur mains ſacriléges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vû pour la première fois le ſeuil de la porte céleſte, que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté ; * au lieu des fleurs qui auroient été ſemées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de carnage ; au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, eſclave ſous les loix de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place

* Les Vierges conſacrées au Soleil entroient dans le Temple preſque en naiſſance, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

ce que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame, mais ſoutient de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprens que tu reſpires!

Au millieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſçais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſéde mon cher Aza; c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'ils ſerviront d'interpréte à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même

même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos Tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui** fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſairai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine pour jouir un ſeul moment de ta préſence.

* Meſſager.

LETTRE DEUXIEME.

QUE l'arbre de la vertu mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſterieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachammac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon addreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts ; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer parfumée. Tu vis ; & les chaî-

* Le Dieu Créateur, plus puiſſant que le Soleil.

chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours : le plaiſir étoit oublié ; tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, chez Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis. Ainſi, que la Roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamné. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrières pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumière de ma vie ! ſans le deſir de te plaire, aurois-jeu pû me réſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour & que l'amour rend

* Philoſophes Indiens.

rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux; l'abſcence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à mon ſecours: tu es inſtruit de mon ſort ; il n'eſt pas changé. Non mon cher Aza, au milieu de ces Peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, tu n'es pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit ; tu crois ſincères les promeſſes que ces

barbares te font faire par leur Interpréte, parce que tes paroles ſont inviolables : mais moi qni n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée ; je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux ; ils ſe rengent de leur parti : ô mon cher Aza ! malheur au Peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur; défie-toi de la fauſſe bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puiſque *l'Incas Viracocha** en a prédit la deſtruction.

Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur,

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu il paſſoit pour conſtant parmi les Indiens, que cet *Incas* avoit prédit en mourant que les Eſpagnols détrôneroient un de ſes deſcendans.

deur, de tes tréfors ; il ne te reſtera que les dons de la nature. Nos jours ſeront en sûreté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus ; puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendreſſe.

Tu ſeras plus Roi en régnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable, ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéiſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne per-

* Le Diadême des *Incas* étoit une eſpéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chère ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contrainte ? Ne ſerois-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire ; mon cœur n'eſt point changé ; pourquoi le tien le ſeroit-il ?

J'aime : je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vûe ; je me rappelle ſans ceſſe ce jour fortuné, où ton Père, mon ſouverain Seigneur, te fit partager, pour la première fois, le pou-

voir

voir réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du Temple ; * je me repréſente le ſpectacle de nos Vierges, qui, raſſemblées dans un même lieu, recevoit un nouveau luſtre de l'ordre admirable qui régne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur bauté.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumière prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble

* *l'Incas* régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

enſemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes pars. Je ne ſçais quelles étoient les penſées de mes Compagnes; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ? Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe, mais tu tournas tes pas vers moi ; le reſpect me retint.

O mon cher Aza ! le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Trem-

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi; je rencontrai les tien. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos Ames qui se rencontrèrent, & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre orgine ; mon cher Aza, ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & sentie, avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour, pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie

plie de la ſublime Théologie de nos *Cucipatas*, * je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'élite : j'en ſoupirai ; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes Compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus ſoutenir leur préſence ; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma revêrie, en me donnant de nouveaux

* Prêtres du Soleil.

veaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire ; * mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi qui combla mon ame de délices

* Les loix des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la première Princeſſe du Sang des *Incas*, qui étoit Vierge du Soleil.

délices en m'apprenant que l'auguſte rang de ton Épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs ; de ces entretiens qui orneroient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajouteroient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza ! combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flateuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues ; & cependant que leur durée a été courte ! Hélas le moment fortuné étoit arrivé : quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu punit ainſi l'innocen-

ce

ce & la vertu ? ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !

LETTRE TROISIEME.

C'Est toi, chère lumière de mes jours, c'eſt toi qui me rappelles à la vie; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens. Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre: la Nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi: je mourois; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées? Comment me

me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes Raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraité avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fût fort obſcure ; on me fit faire un ſi long trajet que ſuccombant à la fatigue on fut obligé de me porter dans une maiſon, dont les approches, malgré l'oſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah ! mon cher Aza, pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un Enfant du Soleil ? *

Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit ; que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne, de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'a jamais menti.

re n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me causèrent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé ; je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin ſe fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa* : notre habitation en recevoit des branlemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la Lune en tombant, réduira l'Univers en pouſſière. * Des cris, des voix humaines

* Tes Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

nes qui ſe joignirent à ce fracas ; le rendirent encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient à mon ame, que l'idée de la deſtruction, non ſeulement de moi-même, mais de la nature entière. Je croyois le péril univerſel ; je tremblois pour tes jours ; ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jettèrent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoûtins pas cet horrible ſpectacle ; la force & la connoiſſance m'abandonnèrent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Mais revenuë à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoit plus les cruels Eſpagols.

Peut-

Peux-tu te repréſententer ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recuillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. *

Te l'avouerai-je, chère Idole de mon cœur? fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce, accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence

* Les Indiens croyent qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y etre récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

différence la fin de ma vie que je sentois approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger dessein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague, que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit. De loin, il nous effraye, parce que nous y pensons de toute nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations

tions de douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ranima mon eſprit, & le tranſporta juſques dans l'intétieur de ton Palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort ; je me repréſantai ton image pâle, défigurée, privée de ſentimens, telle qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du Midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir, à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par

l'honneur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours ; je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre de mon exiſtence ; Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les Enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIEME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminue, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, quelle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi, ni pour moi ; chaque inſtant où je reſpire eſt un ſacrifice que je fais à ton amour ; & de jour en jour il devient plus pénible ; ſi le tems apporte quelque ſoulagement au mal qui me conſume ; loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre

rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, pour être entendue; l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets: je m'obſtinai quelque tems à les fermer; mais les ténébres volontaires auſquelles je m'étois condamnée, ne ſoulagoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vûe de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée; renfermée en moi-même mes inquiétudes n'en

n'en étoient que plus vives, & le desir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impossibilité de me faire entendre, répandoit jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroit une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flatois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux Tyrans ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les infléxions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; & à la difference de leur manière,

re, & de leur caractère apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur à diſtribué dans une grande diſproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être échapés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur

faveur ;

faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leurs puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai

* *Cacique* eſt une eſpéce de Gonverneur de Province.

tirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance ; & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda mon cher Aza, tout autant qu'il voulut ; & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espéce de cérémonie * me paroît une superstiton de ces Peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment

* Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

ment être de leur Nation, pour en ſentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je ſouffre toujours également d'un feu intérieur qui me conſume ; à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frapent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon Ouvrage, je gémis de ton abſcence ; ainſi toute entière à ma tendreſſe,

il n'y a pas un des mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumière de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolongues ; je me laiſſe vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIEME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœud que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs

peines : on croit être plaint quand on est écouté ; on croit être soulagé en voyant partager sa tristesse : je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espéce de desert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame : j'oublie le plus beau présent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées impénétrables sans le secour de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné

né de leur caractere. Car si je m'arrête aux fréquentes oppositions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croyent leur esclave, & que leur puissance ne soit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me réfusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être; ils me retiennent par une espéce de voilence dans ce lit qui m'est devenu insupportable.

D'une autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conserver mes jours; sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tenté de croire qu'ils me prennent pour un être d'un espéce supérieure à l'humanité. Aucun

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coûtume de faire en adorant le Soleil Le *Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* : * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire le *grand Nom* * * prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même

* Le *Raymi*, principale fête du Soleil ; l'*Incas*. & les Prêtres l'adoroient à genoux

** Le grand nom étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

me vénération que nous avons pour le ſacré Diadême. * Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus méſuré; il y joint cet air touché qui précéde les larmes ; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame ; ces accens qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Helas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur mon être, quelle priére auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre ; Je n'ai encore vû faire

*On baiſoit le Diadême de *Mauco-capa*, comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capa* * eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frapoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés : je serois libre ; je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

*Premier Législateur des Indiens. *Voyez l'Histoire des Incas.*

LETTRE SIXIEME.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! que nos malheurs sont augmentés ! que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans reméde ; il ne me reste qu'à te l'apprendre, & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever ; j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis trainée à une petite fenêtre ; je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inspiroit ma vive curiosité. Qu'ai-je vû ? cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excés de mon étonnement & le mortel désespoir qui m'a saisi, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément, dont la

vûe

vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairé ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flotantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait aucune description très imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance. Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi ; je ne reſpire plus le même air : je n'habite plus le même élément : tu ignoreras ioujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher

Arbitre

Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être desormais ma vie infortunée ? Souffre que je rendre à la Divinité un bienfait insupportable, dont je ne veux plus jouir. Je ne te verrai plus ; je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour. Entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure. . . .

Quelle erreur me séduit ; Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonne de vivre : c'est la timide Nature, qui en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle. Mais c'en est fait ; le moyen le plus prompt

me

me délivrera de ſes regrets.....

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne vouloit vivre que pour toi ; il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la dernière fois.

LETTRE SEPTIEME.

AZa, tu n'as pas tout perdu; tu régnes encore ſur un cœur ; je reſpire. La vïgilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein ; il ne me reſte que la bonte d'en avoir tenté l'éxécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonſtances d'une entrepriſe auſſi-tôt détruite que projettée. Oſerois-je jamis lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raiſon ſoumiſe au déſeſpoir, ne m'étois plus d'aucun ſecours ; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vûe ſont

ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre Héroïſme ; pour fruit que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévère punition. Abandonnée à l'amertume du répentir, enſévelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance ; ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exale ; mais je ſuis tout à elle. Puis-

je

je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages malfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte ; je ne fais qu'en soupçonner la cause : mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au *Mays*,* dont ils boivent abondamment, leur empressement à contenter le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fit en l'honneur de

* Le *Mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes ; & ils en boivent jusqu'à l'yvresse après le sacrifice. *Voyez l'Hist. des* Incas, *tom.* 2. *p.* 158.

de l'Aſtre divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai comiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zéle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns ; je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu des ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans le tiens ; j'y trouve des

des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, & que les regrets qui la suivent sont durables : ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIEME.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja assayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre ; que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers

travers une eſpéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des ſignes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que ſa vûe étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'eſpérance, comme un trait de lumière, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il eſt évident quelle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons

rayons bienfaisans. * Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols : qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix ?

Oüi, cher Aza ; je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras ; un torrent de joie se répand dans mon ame, le passé s'évanouit, mes malheurs sont finis, ils sont oubliés, l'avenir seul m'occupe, c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même ; est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

* Les Indiens ne connoissoient pas notre Emisphére, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses Enfans.

LETTRE

LETTRE NEUVIEME.

QUE les jours ſont longs, quand on le compte, mon cher Aza ! Le tems, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image du néant (les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur:

à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroit infinie : & ce qui me surprend davantage, c'est qu'en recouvrant la tranquillité de mon esprit, je te trouve en même-tems la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs & de bonheur s'y succédent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la Langue du *Cacique*, que ne croyois pas sçavoir. Ce ne sont encore que des termes qui s'appliquent aux objets

objets : il n'expriment point mes penſées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déjà quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville* ; celui de notre maiſon flotante, *Vaiſſeau* ; & celui de la Terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayée : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Contrée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échapés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter long-tems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du So-

seil ? Non, mon cher Aza ; cet Astre divin n'éclaire que ses Enfans ; le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton Empire ; je touche au moment de te voir ; je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux ; tu combleras d'honneurs & de richesses le *Cacique* * bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompence de sa vertu le rendra plus vertueux encore, & son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi. Loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve

* Les *Caciques* étoient des espéces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

j'éprouve à préſent autant de complaiſance de ſa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie. Occupé de moi de mes inquiétudes, de mes amuſemens ; il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y emploie, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa Langue. (Il ſçait bien que les Dieu ne parlent point.) Dès que

j'ai répété après lui : *Oui, je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entiérement sur le Pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De facheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées : rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment rallentir le mouvement

d'une Ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir ; Je ne le puis, mon cher Aza ; je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je sçavois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards : je vois néanmoins avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'Ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la Terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténébres qui m'environnent.

LETTRE DIXIEME.

JE ſuis enfin arrivé à cette Terre, l'objet de mes deſirs mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis. Tout ce qui s'offre à mes yeux me frape, me ſurprend, m'étonne, & ne me laiſſe aucune impreſſion vague : une perpléxité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs repriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flotante, que nous ſommes entrés dans une Ville bâtie ſur le rivage de la Mer. Le Peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation

tion que le *Cacique*, & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des Villes du Soleil. Si celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs Ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a treſſailli; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil; j'ai couru à elle à bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans une eſpace fort étendu!

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand Déterville m'a

fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison : ils offusquent le jugement : que faut-il penser des Habitans de ce Pays ? Faût-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus sçavans que tous nos *Ancutes*.

La

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive. C'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des Femmes, & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas : leur préſence réveille me craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bïen qu'elles n'ont point été à *Cuzcoco*. ** Cependant je ne puis encore juger de rien : mon eſprit flote toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur ſeul inébranlable ne deſire n'eſpère, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

* Servante ou Femme de Chambre.

** Capitale du Pérou.

LETTRE

LETTRE ONZIEME.

QUOIQUE j'aye pris tous les soins qui sont en nom pouvoir pour découvrir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'est que les Sauvages de cette Contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique*; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des Terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus despoir; mais je me

* Les Terres se cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce traival étoient des jours de réjouissances.

me ſonviens que ton auguſte Pére a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle ci n'en ſeroit-elles pas une ? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclair : il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu ; & je me livre à la confiance qu'il m'inſpire. Il ne me reſte d'inquietude que ſur la longueur du tems qu il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car mon cher Aza je n'en puis plus douter ; le ſeul uſage de la Langue du Pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échaper aucune occaſion de m'en inſtruire ; je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre

prendre des leçons de ma *China* ; c'eſt une foible reſſource : ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle : je n'apprends que le nom des objets qui frapent ſes yeux & les miens. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon où, ſans cette intelligence je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vûe : me déplut : les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer,

& qui recommençoit, lorſqu'elles levoient les yeux ſur moi, excitérent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles j'allois retourner ſur mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, ſi je ſortois ; & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet. Je reſtai donc, en portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes, & les ris offenſans des autres ; j'eus pitié de leur foibleſſe ; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma

ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leur parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* * s'il n'eut été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprés d'une Femme qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* * * de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles, que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Détervil-le : *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* . . . Un autre homme lui répondit :

Des graces, une taille de Nymphe ! . . . Hors les femmes qui ne dirent

* Les *Curacas* étoient des petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les *Incas*.

* * Non générique des Princesses.

dirent rien, tous repétèrent à peu près les mêmes mots. Je ne ſçais pas encore leur ſignification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le viſage eſt toujours riant.

Le *Cacique* paroiſſoit extrêmement ſatisfait de ce que l'on diſoit ; il ſe tint toujours à coté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vûe, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'obſerver, pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les maniéres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leurs corps que par le ſon de leur voix. Ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique* qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres Femmes ; il les baiſa même au viſage (ce que je n'avois pas encore vû) les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit ; & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur eſprit par la vivacité

vivacité de leur geſtes, je ſuis sûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides ; ils prendroient notre air ſerieux & modeſte pour de la ſtupidité, & la gravité de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE DOUZIEME.

J'ai passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chére occupation : j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : Quoique je dûsse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même. Mon

Mon nouvel ajuſtement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte s'il ne m'avoit fait regarder par tout avec une attention incommode..

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore pluſieurs bagatelles à ma parure. Il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems ſans parler : ſa rêverie étoit ſi profonde qu'il ſe détourna pour laiſſer ſortir la *China*, & ſe remit à ſa place ſans s'en appercevoir ; les yeux attachés ſur moi, il parcouroit toute ma perſonne avec une attention ſérieuſe, dont j'étois embaraſſée, ſans en ſçavoir la raiſon.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui rendis

la

la main ; & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui ; mais ſes yeux s'animerent ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité ; il parut vouloir me prendre dans ſes bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : *Non . . . le reſpect . . . . ſa vertu . . .* & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains, avec tous les ſignes d'une profonde

profonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état : ne doutant pas que je lui euſſe cauſé quelques peines, je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repouſſa doucement ſans me régarder, & je n'oſois plus lui rien dire. J'étois dans le plus grand embarras quand les domeſtiques entrérent pour nous apporter à manger : il ſe leva ; nous mangeâmes enſemble à la manière accoutumée, ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'oſois lever les yeux ſur lui, ni me ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretiens ; cependant nous

mangions

mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* ; après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main. Je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eus-je passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut : & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; mais nous y fumes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* & moi. Ce petit endroit est agréablement meublé :

meublé ; une fenêtre de chaque côté l'éclaire fuffiſamment ; mais il n'y a pas aſſez deſpace pour y marcher.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays) je ſentis cette machine ou cabane (je ne ſçais comment la nommer) je la ſentis ſe mouvoir & changer de place. Ce mouvemens me fit penſer à la maiſon flotante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique*, ettentif à mes moindres inquiétudes, me raſſura : en me faiſant regarder par une des fenêtre, je vis (nom ſans une ſurpriſe extrême) que cette machine ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoir par un ſecret que je

ne

ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* * d'une eſpéce qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux. Il faut, ô lumiére de mes jours ; un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſinguliéres ; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiére habitation qui ſe rencontre, & je n'en ſors jamais ſans regret Je te l'avoue, mon cher Aza,

* Nom générique des bêtes.

Aza, malgré mes tendres inquiétudes ; j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui métoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'Univers; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenses, qui se changent & se renouvellent sans cesse à des regards attentifs, emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverse.

Les yeux, sans se fatiguer, parcourent, embrassent & se reposent tout-à-la-fois sur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à sa vûe que celles du monde entier. Cette erreur nous flate ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du Créateur

de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées tranſparentes, aſſemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſentent de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumière, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous le jours de la cabane roulante pour me laiſſer contempler à loiſir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que le Bois ſont délicieux, mon cher Aza ! Si les beauté du Ciel & de la Terre nous emportent loin de nous par raviſſemens involontaite, celles des Forêts nous y ramènent par un attrait

attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule Nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les differentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumière qui les pénétrent, & semblent fraper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ? Que j'ai desiré de les par-

tager avec toi ! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que tous ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE

LETTRE TREZIEME.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée Paris : c'eſt le terme de notre voyage ; mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucuns des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette Ville, & par le grand nombre d'Habitans dont

les rues ſont remplies ; elle contient plus du monde que n'en pourroient aſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quitu;* je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande Ville; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des Ponts, des Rivières, des Arbres, des Campagnes ; elle me paroît un Univers plutôt qu'une habitation particulière. Jeſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la Nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belle couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas*, & de même métal.* Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais

* Les lits, chaiſes, les tables des *Incas* étoient d'or maſſif.

mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher. Elle jetta sur moi un regard dédaigneux; & sans répondre à ce que son fils lui disoit, ell continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa aussi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même manière que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille,

fille, à peu près de mon âge, étoit accourue : elle le ſuivoit avec un empreſſement timide, qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage, ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniére ; mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas, mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit ?

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect;* je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle. Quelques regards ſévéres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient

* Les filles, quoique du Sang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin ; comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assimes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens : mais ne pouvant m'expliquer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je sçavois de sa Langue.

Elle me sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espéce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques

ques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de là, une vieille femme, d'une physionomie farouche, entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un de moins facheux à passer. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil

cueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville, qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects. Je me croyois abandonnée de tout le monde; je déplorois amérement mon affreuſe déſtinée, quand je vis entrer *ma China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut *un bien eſſentiel*; je courus à elle, je l'embreſſai en verſant des larmes; elle en fut touchée; *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit reduit à la pitié de ſoi-même*,

me, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins, comme ſi elle eût pû m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions ; comme ſi elle eût pû y répondre ; ſes larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

Je crus qu'au moins je verrois Déterville à l'heure du repas : mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté *ſans interruption ; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin.* Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit

n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne, dont le bruſque dedain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit; il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir, que j'en ſentois de n'en être point abandonnée. Ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leur diſcours, il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié. Je me gardai bien de les interrompre; mais ſi-tôt qu'ils revinrent à moi

je

je tâchai de tirer du *Cacique* des éclairciſſemens ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes reponſes, fut que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit *Celine*; qu'elle étoit ſa ſœur; que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit ſon frére aîné, & l'autre jeune femme ſon épouſe.

Céline me devint plus chére, en apprenant qu'elle étoit ſœur du *Cacique*. La compagnie de l'un & de l'autre m'étoit ſi agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittaſſent.

Après leur départ, j'ai paſſé le reſte du tems, deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi : c'eſt tout mon bien, c'eſt toute

ma joie. C'eſt à toi ſeul, chére ame de mes penſées, que je dévélope mon cœur : tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE

LETTRE QUATORZIEME.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées ; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais

de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j ai parcourues, je n'ai point vû des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir. Soit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit, en jettant les yeux ſur moi, un éclat de rire quitta

pré-

précipitamment sa place, vint à moi, & me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or pour un *Anqui*, * je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage

* Prince du Sang : il falloit une permission de l'*Incas*, pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux princes du Sang Royal.

vage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui fit connoître que j'étois mieux instruite que lui des loxi de l honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dît quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa, & lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; & n'ayant apparemment plus rien à répondre il s'éloigna sans repliquer, & ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des Enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rapelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, & les charmes de l'honêteté qui régnoit dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vûe, chéres délices de mon ame ; & je le penserai toute ma vie. Toi seul réunis toutes les perfections que la Nature a répandues séparément sur les Humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE

LETTRE QUINZIEME.

PLus je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette Nation : eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les maniéres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gaieté de Céline feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frére, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus

que

que le *Cacique* ne ſoit ton tributaire. *

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde. Tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une maniére admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légéres & d'un éclat ſurprennant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps : on en paſſe aux oreillles ; on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure ; & cela eſt très-agréable à voir.

Mais

*Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre, ſans lui offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Proviuce où ils commandoient.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont des petits outils d'un métal fort dur & d'une commodité ſinguliére ; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante, ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ; ſans effort, & d'une manière fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza. Outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verra, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le

le *Cacique* n'étois ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent, ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella* *

Certe conviction me raſſure, & calme une partie de mes inquiétudes : je comprens qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ;

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur & un dédain qui me mortifient, sans que je puisse y remédier, ne pouvant en découvrir la cause ; & par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une géne insupportable ; la contrainte régne par tout où elle est : ce n'est qu'à la dérobée que Céline & son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-

tinuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul tems où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; & quoique je ne participe guères à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un & de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIEME.

IL me reſte ſi peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'a peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie : rien ne ſoulagera le poids de ton abſence : j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette Nation ſingulière, pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu

peu d'eſpérance de pouvoir éxécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai ; mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa Langue, & de la méthode de donner une ſorte d'éxiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant, avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiére blanche & mince que l'on nomme *papier:* ces figures ont de noms : ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles ; mais

ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'inſtruire : je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſçavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza : auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſingulière étude. Je voudrois vivre ſeule : tout ce que je vois me déplaît ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent : elles ont toujours le mêmes manière ; & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer ; mais en général je ſoupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît: l'affectation me paroît ſon caractère dominant.

Si les démonſtrations de zéle & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces Peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité

que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincère, choisiroient-ils pour leurs amusemens des Spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On ma conduite dans un endroit, où l'on représente, à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus : * mais si nous ne rappellons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les insensés & les méchans. Ceux qui les

* Les Incas faisoient représenter des especes de Comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

les repréſentent, crient & s'agitent comme des furieux : j'en ai vû un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment il perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont pas beſoins des paroles dont ils ſont accompagné, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un Peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs ſemblables ?

Mais, peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient ſans la chercher : elle étoit juſte, que je plandrois cette Nation ? La nôtre, plus favoriſée

fée de la Nature, chérit le bien par ses propres attraits. Il ne nous faut que des modéles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE

LETTRE DIX-SEPTIEME.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne la ſuis, pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractére.

On m'a fait voir un Spectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, revolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la Nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la

la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue; & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il différe ſuivant les différentes Nationsr La Nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné les moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente

te ou dans une douleur vive ; que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que des tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ;

Eſt-il dans aucune Langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter ; du

moins

moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment .

Enfin , mon cher Aza , dans ce Spectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes , qui égale celui de leur inſpirer de la joie ?

J'en reſſentis moi-même , & j'en emportois preſque malgré moi , quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant , nous nous étions un peu écartées de la foule , & nous nous ſoutenions l'une & l'autre , crainte de tomber ; Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit , lorſqu'un jeune Sauvage , d'une figure aimable , aborda Céline , lui dit quelques mots fort bas , lui laiſſa un morceau de

papier,

papier, qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna. Céline qui s'étoit effrayée à son abord, jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissemment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeller Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta, & m'imposa silence, en me mettant un de ses doigts sur la bouche : j'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère & la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu : sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit

possible

poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons ; j'en touche les derniers fils ; j'en noue les derniers nœuds. Ces nœuds qui me ſembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne ſont déja plus que les triſtes objets de mes regrets. L'illuſion me quitte, l'affreuſe vérité prend ſa place : mes penſées erranies, égarées dans le vuide immenſe de l'abſcence, s'anéantiront déſormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me ſemble que l'on nous ſépare encore une fois ; que l'on marrache de nouveau à ton amour, Je te perds, je te quitte ; je ne

te

te verrai plus : Aza ! cher eſpoir de mon cœur , que nous allons être éloignés l'un de l'autre.

LETTRE DIX-HUITIEME.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ? Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ? Je ne vivois que dans l'avenir ; le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoit que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tout mes sentimens que des espèrances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je

Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher; que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes ces ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les Langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent, m'a été funeſte! que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel Univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme; chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des Peuples soumis à ton obéissance, je suis non-seulement sous une Domination étrangère, éloignée de ton Empire, par une distance si prodigieuse, que notre Nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pû faire ? Si

tu

tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi ſeulement tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi, les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE

LETTRE DIX-NEUVIEME.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées; me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon souvenir : je recommence ; je ne fais pas mieux ; & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé

passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-tems si peu intéressantes, & si peu uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de tems, que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la Guerre pour les intérêts de son Souverain ; lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa Langue ; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître, en se séparant de sa sœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline

ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A quoi pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame ſa mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſçai qu'elle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur) moi me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore. La vie que l'on y méne eſt ſi uniforme, qu'elle ne peut produire que des événemens peu conſidérables.

cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en

état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te réjoindre. Les Vierges qui l habitent : sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du Pays, exige qu'elles renonceut à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison ; du moins leur discours le fait-il penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temple du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par de morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre ; pour empêcher de sortir, laissent la li-

berté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'eſt ce qu'on appelle des *Parloirs*.

C'eſt à la faveur d'un de cette commodité, que je continue a prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me les donne ; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon Art, ne peut me titer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite ; je remarque dans les réponſes qu'elle fait à mes queſtions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite, ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon Amant,

mant, comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle ; c'eſt que cette mère glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain Ordre dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pou-

voir au ſacrifice que l'on exige d'elle, ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends : cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa Langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écouté ſans ennui ; je la plains ſans effort ; je la conſole avec amitié ; & ſi m'a tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne, me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage ; elle

elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma *China* même (je ne lui ſçais point d'autre nom ; celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé) ma *China*, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéït en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort : Céline arrive il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ſe papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles : peut-être ne ſçauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horible

penſée affoiblit mon courage ; ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver me vie : j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer: ſi je n'eſpérois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en ſuis certaine ; ſans toi, la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIEME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guères moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconséquent de cette Nation pouvoit seul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien ; ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses Peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs Sujets ; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils pres-

que tous des besoins mal-satisfaits.

Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misére réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du Peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres : elle est si bornée, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment pour s'y empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la Nature a donné à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle *du Bien*,

Bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or ; & par une inconſéquence qui bleſſe les lumières naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette Nation inſenſée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain ; ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état. Ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes Sujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſant honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais, hélas ! que la manière mépriſante dont j'entendis

tendis parler de ceux qui ne ſont pas riches ; me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même ! je n'ai ni or, ni terres, ni adreſſe ; je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O Ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe, me ſoit étranger ; quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me ſeroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce-

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprend des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles : leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie : leur véritable ſubſtance eſt de bois : de même ce qu'ils appellent politeſſe, a tous les dehors de le vertu, & cache légérement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livres*. Quoique je trouve encore beaucoup de

de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles ; j'en tire des notions : Céline m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les ſecours dont j'ai beſoin ; mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt

n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire ; à peine avoit-elle penſé que les Livres fuſſent faits par les hommes : elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux Ouvrages ; je te les expliquerai dans notre Langue ; je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas ! le pourrai-je jamais !

LETTRE VINGT-UNE.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza. On m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux* : instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, sçavant comme un *Amotas*, il sçait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion. Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûté depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embrasser ; je le ferois volontiers, si j'étois bien assurée qu'il

qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont-il ma parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité, auſſi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la Nation : j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon ſens, que l'hiſtoire de *Mancocapa* & du Marais *Tiſicaca* : * ainſi je les adopterois de même,

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

même, si le *Cucipata* n'eût indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens : mais ſi les loix de l'humanité défendent de fraper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens, ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs, un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien : je l'interrompis, dès qu'ils me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cozco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata*. y ſatisfit

satisfit avéc bonté ; & quoiqu'il me désignât la distance des Villes d'une façon desespérante, quoiqu'il me fit regarder comme insurmontable la dfficulté d'en faire le voyage, il me suffit de sçavoir que la chose étoit possible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls ausquels je m'exposerois ; cependant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cusipata*, avec les plus vives instances, de m'enseigner les moyens de retourner dans ma partie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que

Déterville, par sa haute naissance & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un Oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, (qu'il m'assura d'être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord : & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le

Le ſçavant homme m'apprit auſſi comment le hazard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite le quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville, par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines. J'attens le reſte du retour de Déterville, il eſt humain, noble, vertueux; je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi : quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur.

LETTRE VINGT-DEUX.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du ſçavant *Cuſipata ;* mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui dans la première : nous ſommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes

qu'o

qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſçais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois je croire que des gens qui connoiſſent & qui peignent ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu, n'en ayent pas plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins ? Croirai-je que l'intérêt ſoit le guide d'un travail plus qu humain, & que tant de peines ne ſont récompenſées que par des railleries ou par de l'argent ?

Pouvois-je me perſuader que chez

chez une Nation si fastueuse, des hommes, sans contredit au-dessus des autres par les lumiéres de leur esprit, fussent réduits à la triste néceſſité de vendre leurs pensées, comme le Peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre?

La fausseté, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction. Celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire à cet égard, je remis la converſation sur le projet de mon voyage; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai que

ma

ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre ? je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie. & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſévères: il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu ; qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre ; enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colére s'empara de mon ame; j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite ; je l'accablai de

de reproches ; je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles ; je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours ; & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza ! que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! Toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſçais comment on pourroit obéïr à quelques-uns de ſes préceptes, ſans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la première des vertus eſt de faire du bien ; elle approuve la reconnoiſſance, & elle proſcrit l'ingratitude.

Je ſerois louable, ſi je te rétabliſſois ſûr le Trône de tes pères ; je ſuis criminelle, en te conſervant

vant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit si je récompensois tes bienfait par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne posséde que ma tendresse ; on veut que je te la raviſſe : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza, je les trahirois toutes, si je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix, je le ſerai à mon amour ; je ne vivre que pour toi,

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étois plus permis d'en gouter sans mêlange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieurement l'appeller ; il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir. J'y courus : Quelle fus ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois

dois de l'eſtime & de l'amité : ces ſentimens ſont preſque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances ; j'allois parler ſans contrainte de toi ; de ma tendreſſe, de mes deſſeins ; ma joye alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore François, lorſque Déterville partit. Combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ? combien d'éclairciſſemens à lui demander? combien de reconnoiſſance à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois ; je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce tems-là Déterville changeoit de viſage ; une triſteſſe, que j'y avois remarquée en entrant, ſe

dissipoit ; la joie prenoit sa place ; je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exiter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout; Cependant ma sincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même-tems que j'étois entrée : peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sçais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif; mais les expressions me manquerent ; je les cherchois, il profita d'un moment de

de ſilence ; & mettant un genou en terre devant la grille, à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel ſentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaiſir que je vois auſſi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos diſcours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma ſœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne ſçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner ; mais je ſuis bien aſſurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, repliqua-t'il, elle m'a dit que je ne devois pas eſpérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant ; moi je ne vous aime point.

Ah Déterville ! comment vo-

-tre ſœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur ; je me haïrois moi-même , ſi je croyois pouvoir ceſſer de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots , il ſembloit , à l'avidité de ſes regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez , Zilia , me dit-il ; vous m'aimez , & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu: hélas ! je ne puis le croire , lors même que je l'entens. Zilia , ma chere Zilia , eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? ne vous trompez-vous pas vous même ? Votre ton , vos yeux , mon cœur , tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le deſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, repliqua-t'il ; je ne puis encore me flater ; vous ne parlez pas aſſez bien le François pour détruire mes juſtes craintes. Vous ne cherchez point à me tromper, je le ſçais : mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables. *Je vous aime*. que mon ſort ſoit décidé ; que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces derniéres paroles) ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe,

m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le votre.

Ah Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent ! que votre ton ſe refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'eſt ce que vous appellez l'Amour..... Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur ?) J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là dedans nul rapport avec vous.

Les

Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma Nation : loin que vous m'ayez choiſie pour votre Epouſe, le hazard ſeul nous a joint ; & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par qu'elle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractére, me repliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort ? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas

trouver

trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague & paſſager, J'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frapa ; mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légére que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractére ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration. Que ne m'en a-t-il pas couté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ? Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence ;

ce ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais, je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je (pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé) hélas ! quel sacrifice ! Je ne sçais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zlia, me dit-il ; si ma vie vous est chére, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimez Aza. Je l'aime toujours de même, lui repliquai-je ; & je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne sçais, ajoutai-je, si vos Loix vous permet-

tent

tent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos uſages & mon cœur nous les défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'eſt chère : je vous la dis ſans détour.

De quel ſang-froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il ! Ah Zilia ! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe ? Eh bien ! continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence ; mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris

que

que la communication aux Indes n étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flatée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un ſang-froid affecté) les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre Amant ; vous ſerez ſatisfaite à cet égard. Cependant vous vous flateriez en vain de revoir l heureux Aza ; des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur ; mes larmes coulérent en abon-

abondance; elles m'empêchèrent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien ! lui dis-je enfin; je ne le verrai plus; mais je n'en vivrai pas moins pour lui. Si votre amitié eſt aſſez généreuſe pour vous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable; & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire ſçavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t-il, en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible. Je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez; vous verrez de quels efforts eſt capable un tel amour que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il

ſortit

ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore : j'étois demeurée débout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abîmée dans une confuſion de penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frère. Enſuite tournant ſa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? non mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer. Je ſortis ; elle ne me ſuivit

vit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le deſeſpoir de ſon frère, ſes dernières paroles auſquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrèrent mon ame tour-à-tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre : de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin, cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma Lettre eſt écrite, & les caractères ne ſont tracés que pour moi.

Tu

Tu ignores ce que je ſouffre ; tu ne ſçais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRE.

JE pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écoulé; mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *Fièvre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agitèrent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement

gement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frère l'indiſpoſe contre moi; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux; la honte de paroître ingrate m'intimide; les bontés affectées de Céline me gênent; mon embarras la contraint; la douceur & l'agrément ſon bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frère & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leurs deſtinées.

Madame Déterville eſt morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti ſon caractére; elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpére que les Gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice.

injuſtice. Déterville déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin, ſes Lettres ſont remplies de ſi tendres plaintes contre moi, de ſi vives inquiétudes ſur ma ſanté, que quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrés de leurs affaires, je démêle aiſément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lûes ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit. s'il étoit inſtruit des reproches ſanglans dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume. Juſqu'ici,

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame ; aucun remords ne la troubloit, à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rend malheureuſes deux perſonnes auſquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi ; que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir ; & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords, Aza, que je t'aime!

LETTRE VINGT-CINQ.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté long-tems aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir.

A la vûe du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite. Je me repentois déja de ma démarche ; j'attendois en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportais autant de joie que vous me cauſez de douleurs. Eſt-ce trop exiger, qu'un moment de votre vûe, pour récompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais ? Et ſans me donner le tems de répondre : Voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens, quel eſt l'excès de mon amour ; & tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échaper ; les larmes de l'amour inondoient me viſages.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Détérville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines. Je lui cachai mes tranſports ; il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il après avoir ceſſé de lire ; j'ai tenu ma parole ; vous êtes inſtruite du ſort d'Aza : ſi ce n'eſt point aſſez, que

que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte ; il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvû qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse : je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas ; il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mêlange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié. Je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, ad-

mirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais.....

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution. Je manque de courage pour la ſoutenir. J'en vois aſſez pour vous voir ici dans le bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel: je l'aurois préparé moi-même; mais je ne puis me ſéparer de vous; je ne puis renoncer à vous voir. Non vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement; n'y comptez pas: vous abuſez de ma tendreſſe, vous

vous déchirez ſans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon deſeſpoir : c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur ?

C'eſt vous, lui dis-je (effrayée de ſa réſolurion) c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame, en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une générosité ſans exemple, par un deſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie, ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laiſſez-moi chèrir votre nom, le porter au bout du monde : & le faire révèrer à des Peu-

ples adorateurs de la vertu.

Je ne ſçais comment je prononçai ces parolles ; mais Déterville, fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder. Renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation ; de mon côté je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole, & me dit avec une eſpèce de tranquilité, Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice ; mais renonce-t-on de ſang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô Ciel ! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort. . . . N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit. Donnez-moi deux jours

pour

pour m'assurer de moi-même : je reviendrai vous voir : il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même-tems il sortit.

Je te l'avoue, mon cher, Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se tetirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une Lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappellé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manque-

roit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à cette précieuſe Lettre quelques gages de ta tendreſſe ? Pourquoi ne l'as tu pas fait ? On ta parlé de moi : tu es inſtruit de mon ſort, rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne : tu brûles des mêmes feux ; la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce Peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celles de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix. Soumiſe à tes lumières, j'adopterai aveuglément

ment tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'Est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ces propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée. Quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre. Le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends ; & ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pièces d'argent, & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu sçavoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux Voyageurs, mais même le repos. * Hélas!

* Les *Incas* avoient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'intérêt de ce Peuple avide ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte ! Tu ſçais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une repugnance qui ne peut être vaincue que par la néceſſité: mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairemenr un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ? Je n'ai pû m'y réſoudre, mon cher Aza : cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus promptement : n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir : il lui indique les moyens de te faire conduire

duire ici, avec une générosité qui me pénétre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passé, pendant que Déterville écrivoit! Quel plaisir d'être occupée des arragemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter.

Si d'abord il m'en a couté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglement le penchant de mon cœur : j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barba-

res

res Eſpagnols, dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur : je trouve une ſatisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la Ville du Soleil. Après le ſéjour de notre Patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la ſincérité en ſoit bannie. On y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite. La moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire

re admirer, & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume. Tes vertus & tes ſentimens ne ſeront chéris que de moi.

Deterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres ; il m'a aſſurée que tu trouverois des interptétes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte. Adieu, cher eſpoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : ſi je ne puis te faire paſſer mes Lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur ?

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je ſçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquilité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir : je vois tes tranſports ; je les partage. Mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables ; & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon Amant tous les jours : ſon mariage n'eſt retardé que par les apprêts qui ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller ; & je lui en ai autant

tant d'obligation, que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espéces. Elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne; & après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention; & d'un air empressé elle commandoit

doit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir : mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pû diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit, les yeux baignés de larmes) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis ? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai : c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance,

pugnance, ajoutai-je, d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains : celui qui reçoit, s'honore autant que celui qui donne. Vous m'avez appris à penser autrement : n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés mon frère & moi, ma chére Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse. Il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous : vous le connoîtrez dans peu. Je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frére généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance.

L'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant ; mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſée faire ; & la gaieté s'eſt rétablie entre nous. Nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au parloir ; elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier : elle prétend m'emmener avec elle. Elle veut

veut que je quitte la maiſon Religieuſe pour demeurer dans la ſienne ; mais ſi j'en ſuis crue.....

. . . . . .

..... Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma Lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur. Je n'y comptois plus ; je n'y penſois même pas : j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils Portoient ; ils les poſérent à terre, & ſe retirèrent. Je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en

en ſecret lorſque Céline me dit, en me préſentant des clefs : Ouvrez, Zilia, ouvrez, ſans vous effaroucher ; c'eſt de la part d'Aza.

La vérité, que j'attache inſéparablement à ton idée, ne me laiſſa point le moindre doute : J'ouvris avec précipitation ; & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos Autels : je les couvris de reſpectueux baiſers ; je les arroſai de mes larmes : je ne pouvois m'en arracher ; j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline. Elle me

me tira de mon yvreſſe, en me donnant une Lettre, qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi : mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchiffraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DETERVILLE.

" Ces trèſors ſont à vous, belle
„ Zilia, puiſque je les ai trouvés
„ ſur le Vaiſſeau qui vous por-
„ toit. Quelques diſcuſſions arri-
„ vées entre les gens de l'Equi-
„ page, m'ont empêché juſqu'ici
„ d'en diſpoſer librement. Je vou-
„ lois vous les préſenter moi-mê-
„ me ; mais les inquiétudes que

„ vous

„ vous avez témoignées ce matin
„ à ma ſœur, ne me laiſſent plus
„ le choix du moment. Je ne
„ ſçaurois trop tôt diſſiper vos
„ craintes : je préférerai toute
„ ma vie votre ſatisfaction à la
„ mienne. „

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza ; je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber entre les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lévres touchérent le jour où tu voulus bien gouter du *Aca** préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux

* Boiſſon des Indiens.

ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre, pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frére, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ? Rapellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapérent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vangeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer, pour ne pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez

puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modéles du travail de nos malheureuſes contrées : vous n'en avez aucun beſoin ; ma priére ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or, chargés d'Oiſeaux & d'Inſectes d'un travail excellent. Je me hâtai de les lui préſenter, avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons & des fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit..

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des Nations vaincues * par tes Ancêtres

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient.

Ancêtres, & une petite Statue * qui repréſentoit une Vierge du Soleil : j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux ; & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en ſouriant : ſans une Lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer : j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance ; & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *China*, & à la mienne : j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai

ſoumettoient, aprés leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque *l'Inca-Huayma* conſulta l'Idole de Rimace, *Hiſt. des Incas, Tom.* 1. *p.* 350.

* Les Incas ornoient leurs maiſons de Statues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or * que l'on conservoit dans le Temple pour le jour des visites du *Capa-Inca* ton auguste père placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur & la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération : je me prosterne devant elle ; mon esprit l'adore, & mon cœur est tout à toi. Les

* Les Incas ne s'asséyoient que sur des sièges d'or massif.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rapellent sans cesse tes tendres sermens.

des fleurs, * des oiseaux, répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

* On à déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maisons royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faisoient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUIT.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prières, les plaintes, les instances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous sommes depuis trois jours à la campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornemens de ma solitude? Hélas! à peine ai-je eu le tems d'en jouir; & je ne vois rien ici qui puisse me dédommager.

Loin que la joie & les plaisirs dont tout le monde paroît enyvré me dissipent & m'amusent, ils me rapellent avec plus de regret

regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, ou tout au moins à penſer à toi.

Les divertiſſiems de ce pays me paroiſſent auſſi peu naturels, auſſi affectés que les mœurs. Ils conſiſtent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auſquels l'ame paroît ne prendre aucune part, dans des jeux inſipides; dont l'or fait tout le plaiſir, ou bien dans une converſation ſi frivole & ſi répétée, qu'elle reſſemble bien davantage au gazouillement des oiſeaux qu'à l'entretien d'une aſſemblée d'Etres penſans.

Les jeunes hommes, qui ſont ici en grand nombre, ſe ſont d'abord empreſſés à me ſuivre juſqu'à ne paroître occupés que de moi; mais ſoit que la froideur de ma converſation les ait en-

nuyés, ou que mon peu de goût pour leurs agrémens les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu que deux jours pour les déterminer à m'oublier : bientôt ils m'ont délivré de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, que Dèterville, quoique exemt d'une grande partie des défauts de sa Nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne me plus parler de ses sentimens, il évite, avec une attention marquée, de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

A la tristesse qui le domine au milieu

milieu de la joie publique, il m'eſt aiſé de deviner qu'il ſe fait violence : peut-être je devrois lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur ton départ d'Eſpagne, ſur ton arrivée ici ; enfin ſur des ſujets ſi intéreſſans, que je ne puis lui pardonner de me fuir. Je ſens un deſir violent de l'obliger à me parler ; & la crainte de réveiller ſes plaintes & ſes regrets, me retient.

Céline, toute occupée de ſon nouvel Epoux, ne m'eſt d'aucun ſecours ; le reſte de la compagnie ne m'eſt point agréable. Ainſi, ſeule au milieu d'une aſſemblée tumultueuſe, je n'ai d'amuſement que mes penſées : elles ſont toutes à toi, mon cher Aza ; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.

LETTRE

LETTRE VINGT-NEUF.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas! il ne m'a que trop parlé. Quoique je desavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais qu'elle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allois cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin. A

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulérent de mes yeux. Le visage caché de mes mains, j'étois ensévelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il; c'est le hazard qui m'a conduit à vos pieds; je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue; j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous; mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche. Par pitié pour moi, je me suis approché; j'ai vû couler vos larmes; je n'ai plus été le maître de mon cœur: cependant; si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-

pourrez-vous, Zilia ? vous ſuis-je odieux ? Non, lui dis-je au contraire, aſſéyez-vous ; je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je : pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnaiſſance. Je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit ? Je veux..... Hélas ? interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flateuſe pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer, mécriai-

criai-je ! Ah ! Déterville, combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ? Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitié : à meſure que j'ai démêlé votre caractére, je me ſuis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; &, ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe) comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentimens ; votre raiſon eſt preſque

preſque celle de la Nature ; combien de motifs pour vous chérir ! Juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous. L'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur. Pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens : ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur :

faiteur ; vos yeux embaraſſent les miens : je n'y remarque plus cette agréable tranquilité qui paſſoit quelque fois juſqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah ! Déterville, que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chère Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe redoublent mes regrets ! Quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ; Mais avec quel deſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte !

Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre ! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur ? Faut-il encore me vaincre ?

vaincre ? Le pourrai-je ? Oui ; lui dis-je, cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éléve au-deſſus des mortels. mais pourrai-je y ſurvivre, reprit-il douloureuſement ? N'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre Amant. J'irai, loin de vous, adorer votre idée : elle ſera la nourriture amére de mon cœur ; je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ? Ah du moins n'oubliez pas.....

Les ſanglots étoufférent ſa voix : il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage ; j'en répandois moi-même. Auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur, je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes. Non, lui dis-je ; vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami,

ami ; contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous. Je vous aime presqu'autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia, s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge! C'en est fait ; je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme. Adieux, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le desirez, & digne de votre cœur !

Quelles

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernières paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître ; qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçu d'Espagne ; enfin (oserois-je le prononcer ?) que tu ne fusses infidéle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légéreté avec laquelle tu avois changé

changé de Réligion, reſtèrent profondément gravées dans mon eſprit.

Pour la première fois, ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible ; pour la première fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus, ah ! que ma mort nous ſépare plutôt que ton inconſtance !

Non, c'eſt le deſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut, mon cher Aza ; mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta deſeſpéré.

Hélas ! l'étois-je moins que lui ? Quels tourmens n'ai-je point

souffert avant de retrouver le repos de mon cœur ? Est-il encore bien affermi ? Aza, je t'aime si tendrement ! Pourrois-tu m'oublier ?

LETTRE

LETTRE TRENTIEME.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée ! Le tems a diſſipé mes inquiétudes ; je ne les vois plus que comme un ſonge, dont la lumiére du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a preſque entiérement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maiſon de ſon ma-

ri, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le plaisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatiguantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire plus particulièrement des usages de ce pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la Langue, je ne pouvois juger que sur les dehors. Peu instruite dans la Maison religieuse, je ne l'ai guères été

été d'avantage à la campagne ; où je n'ai vû qu'une ſociété particulière, dont j'étois trop ennuyée pour l'examiner. Ce n'eſt qu'ici, où repandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la nation entière.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre des maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été long-tems ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne ; encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît,

diſparoît , il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort , ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François , comme l'inconſéquence eſt le caractére de la Nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs , & leur converſation celle de chaque particulier , pourvû néanmoins qu'ils ſoient abſens.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore altéré l'ancien uſage de dire libremeut tout le mal que l'on peut des autres - & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe

chiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance reciproque eſt ſans borne. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçû avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans : je ſerois plus injuſte qu'eux ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû qui écoutât ſans attendriſſement l'hiſtoire que l'on m'oblige ſouvent

ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs. S'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leur uſage.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent, pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; & tel eſt ridicule par état, qui ſeroit un modéle de perfections, s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus ; & la frivolité de leur caractére ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils ſont. Ainſi que leurs jouets de l'enfance, ridicules inſtitutions des

êtres

êtres penſans, ils n'ont, comme eux, qu'une reſſemblance ébauchée avec leurs modéles ; du poids aux yeux, de la légereté au tact, la ſurface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils eſtimés par les autres Nations, que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſociété. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes, & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la Nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, & la vertu pour principe.

LETTRE TRENTE-UNE.

IL n'eſt pas ſurprennant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractére léger des François ; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumiéres qu'aucune autre Nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frapent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorantes pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en même-tems ils les mépriſent avec un égal excès.

La première loi de leur poli-

teſſé, ou, ſi tu veux, de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition : il ſe couvriroit de honte & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelque inſulte perſonnelle; & cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir ſa réputation par des calomnies, ſans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois aſſurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oſerois-je te peindre des contraſtes que la ſimplicité de nos eſprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-de-là. Nous avons trouvé que la

force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre : nos loix y sont conformes. * Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées du travail, n'en sont soulagées ni par les loix ni par leurs maris. Celles du rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la Nation tomboit principalement sur les femmes,

* Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

femmes ; & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement. J'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis ; & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison, que le mort avoit parlé au desavantage du vivant. Cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou

à ſe bannir de la ſociété, s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois. Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans remords, ne craignent que les punitions corporelles ; & que ſi les femmes étoient autoriſées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils ſont obligés de ſe venger de la plus légère inſulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la ſociété, ne ſeroit plus ; ou retiré dans un deſert, il y cacheroit ſa honte & ſa mauvaiſe foi : mais les lâches n'ont rien à craindre ; ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie ſont les premiers ſentimens que l'on

l'on inſpire aux hommes. La timidité, la douceur & la patience, ſont les ſeules vertus que l'on cultive dans les femmes : comment ne ſeroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une Nation dailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la naïve ſimplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon ſoutient dans le chemin, de la vertu ; & moi celle où je ſuis de converſer ton eſtime & ton amour, en imitant mon modéle, en le ſurpaſſant même s'il eſt poſſible ; en méritant un reſpect fondé ſur le mérite, & non pas ſur un frivole uſage.

LETTRE

LETTRE TRENTE-DEUX.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! Combien les nouvelles obligations que j ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris ; Céline, son frère, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long : nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables ;

rables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée ; trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous

vous en tirerez ? J'entrai volontiers dans la plaisanterie : je repris le ton sérieux, pour copier les complimens que j'avois entendu faire en pareil cas ; & l'on trouva que je m'en acquittai assez bien.

Après s'être amusée quelque tems de ce badinage, Céline me dit : Tant de politesse suffiroit à Paris pour nous bien recevoir ; mais, Madame, il faut quelque chose de plus à la campagne ; n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner ?

Ah ! sur cet article, lui dis-je, je n'en sçais pas assez pour vous satisfaire ; & je commence à craindre pour moi-même, que votre amie ne s'en soit trop rapportée à mes soins. Je sçais un reméde à cela, répondit Céline ; si vous voulez seulement prendre la peine d'écriré votre nom,

vous

vous verrez qu'il n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez, de bien regaler ſes amies. Vous me raſſurez, lui dis-je ; allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire, & du papier déja écrit ; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence. A peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine ; rien ne manquoit de tout ce qui peut

rendre

rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie : il nous parloit en mille maniéres de ſes ſentimens pour moi ; mais toujours d'un ton flateur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein ; d'un commun accord nous réſolumes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit promettre. L'art & la ſymétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin. aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inſpire naturellement les

beautés.

beautés naturelles, quand à travers les arbres, nous vimes venir à nous : d'un côté une troupe de payſans, vêtus proprement à leur manière précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genou en terre & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre. Je compris ſeulement, qu'étant le chef

chef des villageois de la contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter le clefs de la maiſon, dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, ponr répondre à des éloges que je méritois ſi peu ; d'ailleurs tout ce qui ſe paſſoit : avec un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans biens des momens, je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette

penſée

penſée en produiſit une infinité d'autres : mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole. Si ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie elle ne l'étoit guères pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché. Il fit un ſigne à ſa ſœur : elle ſe leva, après avoir donné quelques piéces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur diſant que ce préſent n'étoit que les prémices de mes bontés pour eux. Elle me propoſa de faire un tour de promenade dans le bois : je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta ; & me regardant avec une mine riante :

riante : Avouez, Zilia me dit-elle, que vous êtes bien fachée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent ?

A moi, mécrai-je ! Ah Céline ! vous pouſſez trop loin l'outrage, ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement : ſi mon frère avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuyeuſes formalités dont il s'eſt chargé, il ne vous eût reſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru les aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépen-

indépendante ; Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie, m'écriai-je, en me jettant dans ses bras ; je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance ! Il ne me fut possible de prononcer que ce peu mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois de te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; &,

après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver son frère & son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions. Je lui tendis la main : il la baisa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne peut retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente: j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie. Il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville

que

que son goût n'étoit pas auſſi sûr qui s'en flatoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? Tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſymétrie des jardins mieux ordonnée.

Je rrouvai la maiſons plus riante, les meubles plus riches ; les moindre bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartemens dans une yvreſſe de joie, qui ne me permettoit de rien examiner. Le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut dans une aſſez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une proprété admira-

ble. J'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lûs. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Nous cherchâmes à l'employer ; mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir : confondue avec art dans les lambris, il étoit impoſſible de la découvrir ſans ſçavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation, & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville

le du Soleil tels à peu près que je les avois raconté à Déterville.

On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la Maison Religieuse, soutenus par des Pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belle couleurs du Ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude, & des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendoit délicieuse.

En examinant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçus

m'apperçus que la chaise d'or y manquoit. Quoique je me gardasse bien d'en parler, Déterville me devina : il saisit ce moment pour s'expliquer Vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il ; par un pouvoir magique la chaise de l'*Incas* s'est transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitément dans le mur) voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une cassette remplie de piéces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le sçavez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j'ai cru devoir

devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance, & l'amiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans ; quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans ma chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires, remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vecuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frère & moi, me répondit-elle : &

moi, repris-je, je desire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai ; & vous ne mourrez assurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil (c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux Cabinet.) J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frère & de la sœur !

Nous passames le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîné. J'ordonnois librement à des Domestiques que je sçavois être à moi ; je badinois sur mon

autorité

autorité & mon opulence : je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréable à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir, qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échapoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serain, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient : je ne peu l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi ! Z *LET-*

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté. Ils me ſont trop chers l'un & l'autre, pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif : mais voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage ; & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en pas diſſimulé la cauſe ; & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit réſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me ſurprendre, mais que mon inquiétude lui

lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, &, par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin, qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vûe ; rien ne nous séparera. Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclairciſſement, je ne cherche plus d'autre cauſe à la triſteſſe qui le dévore, que ta prochaine arrivé. Je le plains ; je compatis à ſa douleur : je lui ſouhaite un bonheur qui ne dépende point de mes ſentimens, & qui ſoit une digne récompenſe de ſa vertu.

Je diſſimule même une partie des tranſports de ma joie, pour ne pas irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire ; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement en moi-même. Ainſi, quoique je te croye fort près de moi, que je treſſaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre preſqu'à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à écrire : il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu

es

es plus près de moi, il eſt vrai ; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mer nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point ? tu ne peux m'entendre : pourquoi ceſſerai-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as vûe toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi ! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza ! cher Aza, que ce nom m'eſt doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de

ton

ton empreſſement..... On m'interrompt : ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE

LETTRE TRENTE-QUATRE.

Au Chevalier Deterville, *à Malte.*

AVEZ-VOUS pû, Monsieur, prévoir sans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre desespoir & à votre absence ? Comblée il y a deux jours des douceurs de l'amitié, j'en épouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres.

ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame. En retrouvant l'objet de ma tendreſſe je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! Mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions. Non, la Mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes priéres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois

rois vos jours & ceux de votre sœur ? je romprois une si tendre union ? je porterois le desespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore de vos bontés ? Non, ne le croyez pas : je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mes quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Que vous êtres aveugle, Déterville !

Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous voulez me rendre heureuse ; vous ne me rendez que coupable : Vous vouliez sécher mes larmes ; vous les faites couler,

couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru si redoutable pour vous! Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame la curiosité offensante, qui l'arrache à mes transports, pour visiter les raretés de Paris : tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Hh ! Déterville, peut-être ne serez-vous pas long-tems le plus malheureux ?

Si la pitié de vous-même ne peut

peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent; elle est le seul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ! Non je ne puis le croire ; cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE

LETTRE TRENTE-CINQ.

Au Chevalier De'terville, *à Malthe.*

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serois la plus humiliée. Si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon desespoir ? Mais, hélas ! que me reste-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne foi violée, c'est l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza est infidéle.

Aza

Aza infidéle ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame ! .... Mon ſang ſe glace.... Un torrent de larmes.....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible. Ce ſont eux qui m'enlévent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangère, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache (ſans corrompre

pre mon cœur par ſes principes) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſocieté ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe ; c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frape autant qu'elle me révolte : je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureuſe. . . . . .

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect

reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole ; prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée ; que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'otter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même : mon cœur eſt à lui ; il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient ; qu'il me la raviſſe, & qu'il m'aime....

Vous ſçaviez mon malheur : pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne laiſſates-vous entrevoir que des ſoupçons qui me rendirent injuſte à votre égard ? Eh ! pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne

vous

vous aurois pas cru : aveugle, prevenue, j'aurois été moi-même audevant de ma funeſte deſtinée; j'aurois conduit ſa victime à ma rivale ; je ſerois à préſent..... O Dieux ! ſauvez-moi cette horrible image !.....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée? ſuis-je digne de votre pitié ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe, dont l'eſtime pour vous eſt encore audeſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE

LETTRE TRENTE-SIX.

AU CHEVALIER DETERVILLE
A Malthe.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eut été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah ! Dieux, pourquoi, en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeste souvenir !

Il est parti ; je ne le verrai

plus : il me fuit, il ne m'aime plus ; il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe : il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien ! cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne.

Heureuſe Françoiſe, on vous trahit ; mais vous jouiſſez longtems d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma Nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occaſion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds, barbare Aza, tu les a vû baignés de mes larmes ; & ta fuite..... Moment hortible ! pourquoi ton

ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eut ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit-t-il pas de ma foibleſſe . . . . . Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat; je te verrois ; je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, qu'elle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'euſſiez ſecourue ; ce que n'a pû faire le deſordre de mon deſeſpoir, votre raiſon capable de perſuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux ! déja arrivé en Eſpagne au comble de ſes vœux . . . . . Regrets inutiles ! Deſeſpoir infructueux ! Douleur, accable-moi ?

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui

vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qui feriez vous ? Fuïez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAssurez-vous, trop généreux ami : je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sureté, & que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut : je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé ; quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans reméde, a fait le reste. Je sçais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte ; mais la cause n'est plus digne de mes regrets S'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs,

qu'à

qu'à l'égarement de ma raiſon.. Hélas ! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance : que peut-elle ſur une ame déſolée ? L'excés de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous, il ſemble que la vûe ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier deſir que m'inſpira la nature, fut de me retirer dans la ſolitude que je dois à votre prévoyante bonté. Ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire ; j'y trouve des ſecours contre le deſeſpoir,

deſeſpoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur, ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me retraçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiége ſur lequel il s'aſſit ; la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes Lettres juſqu'à ſon ombre effacée d'un lambris où je l'avois vû ſe former, tout faiſoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiére vûe ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable ſœur. Si

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſente à mon eſprit, c'eſt ſous le même aſpect où je le voyois alors. Je crois y attendre ſon arrivée. Je me prête à cette illuſion autant qu'elle m'eſt agréable. Si elle me quitte, je prends des Livres ; je lis d'abord avec effort ; inſenſiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuſe vérité qui m'environne ; & donnent à la fin quelque relâche à ma triſteſſe.

L'avouerai-je les douceurs de la liberté ſe préſentent quelquefois à mon imagination ; je les écoute. Environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu ſur ma raiſon. Je me prête à mes foibleſſes ; je ne combats celles de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon

mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remédes voilens.

Peut-être la fastueuse décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la solitude où je vis ? Du moins, toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne ma pas encore donné d'assez fortes raisons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage ; c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitie. Hélas ! quand y régnera-t-elle sans partage & sans retour ?

LETTRE TRENTE-HUIT.

& dernière.

AU CHEVALIER DETERVILLE,

á Malthe.

JE reçois preſque en même-tems, Monſieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que je me faſſe de vous revoir il ne peut ſurmonter le chagrin que me cauſe le Billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi ! Déterville, après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentimens dans toutes vos Lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous liez plus que jamais à ſa violence ?

A

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir ; vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais, puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flateriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne fois trahie ne dégage pas mes sermens. Plut au Ciel qu'elle me fit oublier l'ingrat ; mais

quand je l'oublierois, fidelle à moi-même je ne ſerai point parjure Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ſes droits ſur moi n'en ſont pas moins ſacrés : je puis guérir de ma paſſion ; mais je n'en aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'amitié inſpire de ſentimens ſont à vous ; vous ne les partagerez avec perſonne ; je vous les dois : je vous les promets ; j'y ſerai fidelle. Vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité : l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a dévelopé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible

pour

pour Aza : le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sçait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante, & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelques connoissance de vos sciences & de vos arts: vous goûterez le plaisir de la supériorité : je le rependrai, en dévelopant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant : vous jouirez de votre ouvrage : je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline,

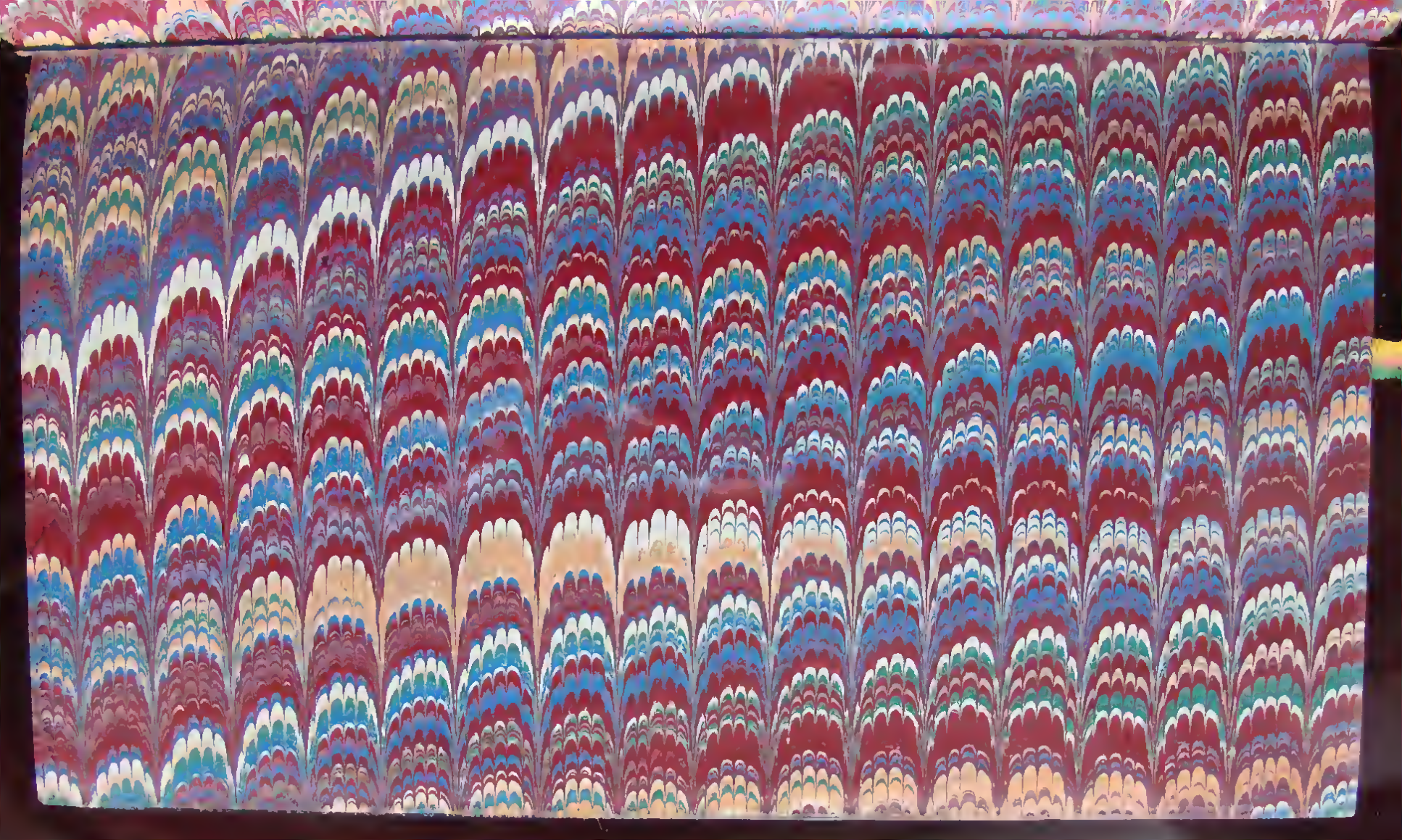
Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous resteroit-il à desirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altére ma santé. Croyez-moi, Déterville : elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je sçaurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la Nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveller sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le

Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains : cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Vènez, Déterville, venez apprendre de moi à œconomiser les ressources de notre ame, & les bienfaits de la Nature. Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être. Venez apprendre à connoître les plaisirs innocens & durables : venez en jouir avec moi ; vous trouverez dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.